

Stine Pilgaard
Chansons de l'immeuble

Traducteur:
Jean-Baptiste Coursaud

Stine Pilgaard
Lejelihedssange

© Samleren, 2016.

**INSTITUT
FRANÇAIS**



Chansons de l'immeuble (pp. 33-41 et 217-218)

En ce jour d'assemblée générale du syndic, nous nous réunissons au grenier. Après le bienvenue de rigueur, Mie s'installe devant le pupitre. Retranché dans un coin, Hugo regarde sa mère. Les enfants intelligents ne s'ennuient jamais, l'ai-je entendue dire à plusieurs reprises pendant qu'elle plantait des aromates dans le jardinet situé devant la cage d'escalier. Je sais qu'elle ne s'est jamais ennuyée de sa vie. J'imagine son existence telle une longue succession de relations causales qui relèvent pour elle de l'évidence même. Parfois, je donne à Hugo un sachet de bonbons. Ses grosses joues potelées grossissent encore plus quand il est content, ses grosses mains grasses attrapent de plus belle des oursons gélifiés. « Les enfants intelligents ne s'ennuient jamais », je lui murmure, parce que le monde est d'une banalité sidérante. Hugo est d'accord avec moi, pour preuve il enfourne d'autres oursons dans sa bouche. « Pas d'édulcorants ! » a alors crié Mie en nous tournant le dos, une pelle à moitié enfoncée dans la terre. Puisque Hugo est cantonné aux confiseries saines : bananes et figues séchées, raisins secs. « N'allez pas penser que j'en fasse une fixette, affirme-t-elle, mais nous allons être obligés de prendre nos conduits d'évacuation au sérieux. » Elle parcourt l'assemblée du regard et promet d'étudier les possibilités d'un remplacement des tuyaux en

question. « Il va falloir renégocier notre crédit, réparer la machine à laver, planifier les travaux collectifs du week-end. Mais je vais vous griffonner un mémo. Ce qui nous amène au point suivant dans l'ordre du jour. » Dans son rôle de présidente du syndic, Mie met un point d'honneur à peaufiner ses transitions, comme le font les présentateurs du journal télé quand ils passent de leur dernier sujet à la météo. Elle a contacté plusieurs fournisseurs Internet qui accepteraient de regarder d'un peu plus près à notre connexion. Ces derniers mois, nous courons languissants d'un endroit à l'autre de l'immeuble pour traquer la moindre trace de réseau exploitable. Tout le monde dans le collectif semble découragé : Agis skype avec sa famille en Grèce entre deux montagnes de linge sale dans la laverie du sous-sol, Lotte poursuit la rédaction de son manuel scolaire sur le monde en faisant ses recherches dans le local poubelle, Rasmus envoie ses critiques de film à des magazines d'avant-garde depuis le troisième palier. Mie nous annonce qu'on pourrait installer un bureau temporaire dans le grenier, le seul endroit de l'immeuble où on ait un signal stable. Un silence tout aussi temporaire s'installe. « Génial ! » s'écrie alors Rasmus en sautant sur ses deux jambes. Son enthousiasme est toujours disproportionné par rapport aux conditions réelles. « Du coup on pourrait faire du café et des gâteaux à tour de

rôle. On pourrait même établir un bureau communautaire », dit-il. Ses yeux scintillent derrière les verres de lunettes. Il est un petit humaniste à lui tout seul, qui agite les mains en s'imaginant des choses. Ses paroles se prennent par la main pour former de magnifiques paysages utopiques où les gens s'aiment et se sourient. Il se fend d'un très long laïus sur l'inspiration que nous pouvons tirer les uns des autres, au-delà des écarts de génération et des domaines de compétence. « Eh bien, c'est accepté dans ce cas », dit Mie en griffonnant une encoche sur son bout de papier. La pause est agrémentée de pizza et de vin rouge. Lasse et Louise sont intarissables sur le chemin le plus rapide pour rejoindre le centre commercial de Trøjborg. « Toi, tu prends toujours la rue Herluf Trolle », minaude Louise en se penchant sur son Lasse en sucre. Et ce dernier de répliquer, avec le même ton câlin mais avec une voix de bébé, en se réfléchissant dans les pupilles de sa dulcinée : « Et toi, tu prends la rue Peder Skram. » Ils se sourient au même dixième de seconde, leurs mâchoires bougent simultanément, ils ont l'air de tomber amoureux rien qu'en se regardant. Ils nous expliquent enfin qu'un jour ils sont partis de chez eux au même moment pour savoir comment arriver le plus vite. « Et le plus dingue, dit Lasse, c'est qu'on est arrivés pile en même temps, dit Louise. » Ton regard sur nos voisins

ressemble à un plan panoramique pris de panique. Tu esquisses un sourire qui se veut engageant mais se solde par un mouvement horizontal, sinistre, sur ta figure. Ton silence désigne plus que jamais les mots que nous employons entre nous et qui s'empilent en un fatras sans nom face au silence. Les phrases autour de toi finissent peu à peu par s'arrêter, à bout de souffle. Il y a un sérieux dans tout ce que tu entreprends, les conversations des autres te laissent sans voix. À l'inverse d'eux tu es incapable de parler raccourcis, et si tu as le malheur d'essayer, un silence étrange plane autour de ta personne. On croirait entendre une imitation quand tu t'adresses aux gens qui ne t'intéressent pas. Ton regard se vide, tu hoches la tête, tu t'ennuies, tu vas bientôt t'endormir. Tu ne proposes aucun service complémentaire au-delà de ta franchise qui de toute façon, aujourd'hui, ne fait envie à personne. Ce qu'ils veulent, eux, ce sont mes questions scintillantes et mes bavardages sur l'air du temps. Tu n'as pas le sens des platitudes, voilà pourquoi tu es momentanément relégué hors du monde, placé au centre de ton trouble et de ta solitude. Tu crois qu'il existe un code secret que tu essaies toi-même de briser. Tu crois qu'il existe une langue particulière que tu ne connais pas alors que nous la parlons tous ; pourtant, crois-moi, mon amour, c'est uniquement parce que tu n'as aucune idée de la quantité

de platitudes que les gens échangent par la parole.

Il y a des bosses et des trous dans le trottoir qui longe notre bâtiment. « On pourrait se tuer en tombant », estime Mie. « C'est vrai que c'est le problème numéro un actuellement », rétorque Lotte : elle trouve que c'est un mépris envers la misère du monde de parler de trottoirs dangereux quand des gens sont tous les jours assassinés à cause de leur couleur de peau, de leur religion ou de leur sexualité. Non contente d'être accablée par un sens de la justice trop exacerbé, Lotte ne connaît pas la demi-mesure. « C'est complètement irresponsable, rembraye Mie. La municipalité risque d'y mettre son grain de sel à n'importe quel moment. » Ruth a l'air terrifiée. « Si des gens tombent devant notre immeuble, ils risquent de porter plainte contre nous, poursuit Mie. Et là, notre syndic devra déboursier la coquette somme de cinquante mille couronnes en guise de dommages et intérêts. » « S'ils se cassent la figure, on dit à la police qu'ils étaient ivres ! s'écrie grand-mère. Pas question qu'ils piquent nos sous. » « L'argent, ce n'est que du papier », intervient Rasmus. « La rue Aldersrovej a plus de trous que nous », estime Hamid. « On n'a qu'à tous tomber à tour de rôles dans les trous de nos trottoirs, propose Thomas. Comme ça on aura les moyens de changer les conduits d'évacuation. » Mie fait grise mine : les gens

prennent la parole sans la demander, ça l'énerve, elle tambourine des ongles sur le bord de la table. « Il vaut peut-être mieux que ce soient Ruth et moi qui tombions, dit grand-mère en désignant son déambulateur. » « Si on touche l'assurance, on pourra toujours planter un banc de tulipes, ajoute Ruth. » « Et si on construisait une annexe pour héberger des réfugiés illégaux ? » propose Lotte. « Des blanches, des rouges, des jaunes », murmure Ruth. Hamid aimerait plutôt agrandir son magasin et, de ce fait, trouve qu'on devrait installer un café dans le jardin. « Oui, comme ça on pourrait organiser des soirées lecture ayant pour thème le Moyen Âge, renchérit Lisa. Des héroïnes courtoises, des chevaliers issue de la garde royale », chuchote-t-elle à présent. « Non, fait Ruth, catégorique. Ils vont saccager les bancs de tulipes. » Le cliquètement des ongles de Mie se fait plus intense, Hamid se lève de sa chaise. « Cinquante pour cent des bénéfices du café iront au syndic, promet-il en écartant les bras. » « Avec ça, on pourra s'en acheter des tonnes, de conduits d'évacuation », ponctue Thomas.

La nervosité s'empare des gens : ils s'agitent, ils gigotent. Elizabeth n'a encore pas pris la parole, mais un volcan bouillonne en elle. Tels des otages prisonniers de nos chaises pliantes de différentes couleurs, nous attendons

son éruption. Elle a passé la soirée à lever les yeux au ciel en écoutant les nouvelles propositions, les règlements pour les animaux de compagnie, le volume de la musique dans l'arrière-cour. « Mon Dieu, siffle-t-elle alors. Les gens sont décidément infoutus de penser par eux-mêmes. » Penchée en avant, le dos rond, elle tourne lentement son index sur sa tempe. Elle boit son vin rouge à grandes goulées, histoire de surmonter l'insondable bêtise humaine. Des grimaces de douleur parcourent son visage, elle change de position à raison de petits mouvements rapides et, plus la soirée s'écoule, plus sa patience se dissout. « Qui vote pour le bleu cobalt ? » demande Mie. C'est la couleur des planches dans le jardinet devant l'immeuble. « Qui vote pour le marron merde ? » hurle Elizabeth en se levant d'un bond. « Qu'on le peigne en noir charbon, en rayures berlingot ou en vert électrique, on s'en tape ! » s'exclame-t-elle sur le même ton. « Je te rappelle qu'il y a un tour de parole, dit Mie. Il faut demander la permission pour pouvoir prendre la parole. » Mais le volcan ne demande aucune permission, elle pousse gentiment mais résolument Mie du pupitre et dit : « Bon, maintenant c'est mon tour. Et tchin ! C'est quand même pas la mer à boire, à la fin ! » Elle a une voix rauque et avinée. « C'est pas de trottoirs ni de planches qu'on a besoin. C'est d'esprit communautaire ! » « Bien dit ! »

s'écrie Lotte. « Voilà, c'est dit », dit Elizabeth en fusillant l'assemblée du regard. La cage d'escalier maintient sa respiration, les réfrigérateurs arrêtent de vrombir, les oiseaux s'envolent du marronnier dans l'arrière-cour.

Une demi-heure plus tard, Elizabeth squatte toujours le pupitre. « Vous faites du bruit, dit-elle en désignant Lasse et Louise. Tout le monde s'en plaint. » Leurs regards rejoignent les lattes du plancher. « Oui, c'est de vous que je parle », crie-t-elle en regardant un mur de visages. « Oh, oh, oh ! » singe-t-elle en gémissant, avant d'éclater de son rire rauque. L'instant d'après elle prend un air très sérieux et dit cette fois que le problème ne vient pas du bruit et que l'amour est une belle chose. Elle boit au passage une gorgée de vin et ajoute : « Le problème avec vos bruits... » Elle observe un silence tout étudié. « C'est qu'ils ne sont pas convaincants. Aucun rapport sexuel n'est aussi rythmé. » À ces mots elle frappe dans ses mains, tape du pied et gémit en cadence. Mie se redresse pour lui demander d'une voix feutrée si elle aurait éventuellement d'autres points à soulever. Elizabeth avoue que c'est peut-être une question de génération : « À l'époque où j'avais encore une vie sexuelle, c'était authentique. C'était cochon, c'était dégueu, c'était de l'expérimentation. Mais quand on gémissait, c'était parce qu'on ne pouvait pas faire

autrement. Si je dois être franche. » Elle se ressert du vin, montre Louise et Lasse du doigt : « Chez vous, on n'y croit pas. C'est du chiqué, ce que vous faites. Vos intervalles sont trop précis. Je veux dire : vous ne changez jamais de position ? Parce que, si je dois être témoin de votre vie sexuelle, vous avez plutôt intérêt à vous y prendre comme il faut. Est-ce que c'est trop leur demander ? » interroge-t-elle les rangées du regard, les yeux scintillants. Ruth, qui vient d'enlever son sonotone, fixe le mur d'un air vide. Les pieds frottent le plancher, les gens examinent leurs ongles, Elizabeth quitte le grenier. J'ai envie de l'applaudir mais me contente de lever mon verre en son honneur quand nos regards se croisent. « Il y a tellement de sextoys excitants ! crie-t-elle par-dessus son épaule. Vous qui êtes jeunes, il s'agirait de vous y mettre, et en vitesse. » Je la suis jusque dans la cage d'escalier. Elle trébuche, se rattrape à la rambarde. « Non mais c'est vrai, quoi », dit-elle d'une voix atone, en se retournant vers moi tout en descendant les marches. J'acquiesce. Mie, qui a retrouvé sa place devant le pupitre, qui : « Eh bien, merci à tous. Merci au rapporteur. Merci d'avoir gardé votre calme. »

Chanson sur le remerciement

Il est dix-huit heures trente-huit et mon amie vous remercie d'être venus. Tout en accrochant nos

manteaux, nous disons « merci, merci de nous avoir invités ». Et tant pis si on ne le disait jamais quand on se retrouvait étant jeunes. Elle disait « pas grave », et moi je ne disais pas grand-chose. Pendant les soirées de nos années lycée, on préparait des cocktails qu'on inventait nous-mêmes et qu'on baptisait du nom d'un écrivain célèbre. Joyce, le plus fort, contenait de la vodka, du Pisang Ambon et des framboises congelées. J'avais les cheveux mouillés, je me trimballais en petite culotte et me passais du noir autour des yeux. Elle franchissait la porte en trombe, les bras pleins de robes. Je ne disais pas « merci d'être venue », je disais « t'en as mis du temps, tiens, prends un Joyce » et « mais pourquoi j'ai une tignasse de rat ». Elle disait « laisse-moi faire », puis elle me les brossait, mes les laquait, me les relevait. Du bout des doigts elle me mettait du fard à paupières de différentes couleurs, s'écartait légèrement et m'observait comme si j'étais une œuvre d'art. On entrait la nuit dans la chambre l'une de l'autre en passant par la fenêtre, une habitude qu'on avait copiée de la série Dawson. Quand elle frappait à la fenêtre, je ne disais pas « merci d'être venue », elle ne ramassait pas la plante qu'elle venait de faire tomber et ne disait pas « merci de m'avoir invitée » avant de se lover dans mon lit. Une nuit on s'est soudain retrouvées nues et nos mains fourrageaient partout. Après, on ne s'est pas murmurées « merci d'être velue »,

on s'est tout bonnement endormies. Cette nuit-là le feu a pris dans les décorations de Noël et elle a été prise d'un fou rire nerveux. La fumée a réveillé ma mère qui a déboulé dans ma chambre avec un seau d'eau. On était enlacées et tétanisées dans mon lit en regardant le feu. Après, mon bureau était noir et sol détrempé, ma mère a décommandé les pompiers et nous a regardées. « Dehors ! », je lui ai crié, même si j'aurais dû lui dire « merci, merci de nous avoir imbibées ». Elle me tend un verre et dit : « Fais gaffe, c'est un Joyce. » Et moi je réponds : « Merci. »

[...]

Chanson sur l'amour

Il est vingt-trois heures cinquante-neuf et tu es à moi jusqu'à la fin de mes jours. Le contrat est là, tu n'as qu'à signer, c'est encore mieux si tu signes avec ton sang. Pas la peine de lire, c'est écrit en tout petit. Il est juste précisé que je suis un peu compliquée à des moments, rien de plus humain quoi. Pose ton empreinte digitale, là. Comme les analphabètes quand ils votent. De toute façon on s'en tape, elles sont partout sur mon corps, tes empreintes. C'est une pure formalité puisqu'on se promet tout le temps des choses, chaque fois qu'on se dit « demain » ou « cette fameuse fois sous la neige ». On

est ici, toi et moi, mes causes de retrait sont uniquement inscrites pour la forme. Je reviendrai toujours vers toi et tu ressurgiras toujours de l'autre côté de la solitude. Je sais que ma prétendue ouverture d'esprit est une fausse indication, que des tragédies grecques se jouent en moi et que tu refuses d'y participer. Je sais que ta tendresse vient de coins inattendus, qu'il faut tuer des gens quand la guerre est déclarée, que tu yeux brûlent comme des braises. Je sais que le silence n'est pas synonyme de non-dits mais qu'il est seulement le retranchement d'une possibilité de phrases, que ton sérieux est le plus grand amour que tu puisses me donner. Je sais que j'ai peur de tes poèmes, que tu es mon meilleur ami, que tu es une absence que je peux toucher, que l'impératif chancelle entre le commandement et la prière. Je sais que le brouillard voile la vue, que la confiance est un espace dans lequel on pénètre, que ton chagrin est rare et de courte durée. Je sais que tu es la plus belle intention que j'ai, que ton désir part dans toutes les directions, vers moi, loin de moi, au-delà de moi, en moi. Je sais que je pourrais t'en demander plus, que tout ce que j'ai de toi existe.